

## **Le Figaro du samedi 10 mai 1924 – visite de Bruges 32 ans après Bruges-la-morte**

*Simone de Caillavet*

Le lendemain, j'allais vers cette gloire en cendre, Bruges, pour y trouver L'habituel recueillement Et le silence de la ville que Verhaeren a su dépeindre, en vers délicats, dans La Guirlande des Dunes et dans Les Villes à pignons.

Je me représentais une Bruges conventionnelle, inerte sous l'usure des siècles et quasi mortuaire en sa léthargie. Il me semblait que la cité, déchue de sa splendeur première et devenue, en quelque sorte, le calme reliquaire de son propre passé devait n'apparaître au voyageur que veloutée d'éternel crépuscule et comme ouatée d'immanent oublié.

Je m'apprêtais à chercher, dans les ruelles désertes et au bord des canaux ces « chemins de silence incolores », pailletés de nénuphars la trace imaginaire des héros familiers Hugues Viane et Jane Scott de Bruges-la-Morte, sœur Ursule, sœur Marie-des-Anges et sœur Barbara du Musée de Béguines; Joris Borluut et Godelieve Van Hulle du Carillonneur. L'art pathétique de Georges Rodenbach a su conférer, à ces ombres fictives, un relief si poignant qu'en arrivant à Bruges l'on s'attend à trouver, dans la rue des Corroyeurs-Noirs, la maison de Godelieve aux cheveux de miel exactement comme, à Vérone, l'on visite respectueusement, via della Stella, le soi-disant Palais Capuleti avant d'aller rêver, au Campo di Fiera, sur le tombeau de la prétendue Juliette.

Je connaissais la poétique tradition des cygnes, entretenus à perpétuité par la ville de Bruges, en expiation du supplice d'un gentilhomme injustement condamné dont l'écu armorial avait un cygne héraldique pour pièce honorable. Je voyais, d'avance, glisser le long du quai Vert les grands oiseaux blancs, descendus d'un blason, qui chantent au moment de mourir.

Enfin, je m'exaltais à la pensée d'entendre le carillon de la Tour des Halles dérouler ses arabesques aériennes le jour où précisément, d'après une aimable allégorie, les cloches reviennent de Rome.

Le carillon, ce « feu d'artifice qu'on écoute », a doucement effeuillé dans l'espace les modulations de ses quarante-neuf cloches. Il a neigé des sons limpides sur la Grand'Place du Beffroi. Mais je n'ai pas vu de cygnes au quai du Rosaire, ni sur le lac d'Amour il n'y a plus de cygnes à Bruges, parce que des canots automobiles y sillonnent maintenant, ces canaux « où pleurent des visages de sources invisibles ».

L'on voit dans Bruges, au coin des rues, de petites statues de la Madone, juchées dans une niche vitrée, entre deux bouquets de fleurs artificielles. L'on y voit également, au bout des quais, de gigantesques et laides pancartes qui formulent niaisement l'invitation à ta promenade

sur

l'eau.

### **Venise à Bruges : excursions en canot à moteur !**

Venise à Bruges ? En quoi la cité ducale des lagunes, perverse, et corrompue, s'apparente-t-elle à cette Bruges du Nord où de pudiques recluses évoluent chastement, sous un ciel pâle ? Est-ce parce que le halètement saccadé des petits bateaux à pétrole se fait pareillement entendre sur les canaux de Flandre et d'Italie ? Ou parce qu'à Venise comme à Bruges le mysticisme affronte la passion en vertu de l'antagonisme éternel qui, dans les villes d'art, oppose mystérieusement la ferveur à la volupté.

Bruges « a surtout un visage de croyante », dit Rodenbach. Sans doute, mais la cité du carillon est aussi celle du lac d'Amour et l'enclos de Sainte-Elisabeth ce hameau de couvents, dont la supérieure porte le titre de Grande Dame du Béguinage y donne sur le Minnewater, c'est-à-dire sur « l'eau où l'on aime ».

Bruges a perdu son aspect sépulcral. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il y règne un entrain vertigineux, mais de multiples bruits déchirent le fameux silence mortuaire. La voix des sirènes et le râle des klaxons se mêlent au battement des cloches. Car Bruges, joyau des Flandres, est devenue but d'excursion. Les touristes septentrionaux y affluent dévotement. Les Bruxellois opulents y viennent passer leur « week-end », tout comme les Parisiens avides de banlieue s'octroient, de temps à autre, quarante-huit heures de Compiègne ou de Fontainebleau. La veille de Pâques, tandis qu'un marché villageois mettait, sur le Dyver, beaucoup d'animation, une armée d'automobiles était alignée sur la Grand'Place de Bruges. On y reconnaissait la Rolls anglaise, la Cadillac américaine, la Lancia italienne, l'Hispano espagnole, la Mercedes allemande, la Daimler autrichienne et même quelques voitures françaises chacune avec le capot caractéristique qui lui confère une physionomie individuelle. Vers une heure, en prenant la soupe car le déjeuner flamand, semblable en cela à notre repas du soir, commence par un potage j'ai entendu, dans la salle à manger de l'hôtel X, un fracas vocal, fait de la juxtaposition des principaux dialectes humains.

Dans cette confusion des langues vivantes, les garçons de restaurant répondaient invariablement « S'il vous plaît. » aux ordres, donnés en divers idiomes. Car, tandis que le valet d'hôtel français dit « A votre service. » et là où le domestique allemand balbutie « Küss' die Hand » le laquais belge murmure « S'il vous plaît. » Ce faisant, il donne un sens à la locution usuelle qu'en France nous avons détournée de sa signification logique puisque, d'une formule d'acquiescement, nous faisons une requête.

Dans Bruges-îa-Morte, où trouver un reste de silence ? L'hôpital Saint-Jean, où rayonnent les pieux chefs-d'œuvre de Memling, est envahi de badauds cosmopolites. Le musée communal est peuplé de visiteurs affairés. Il n'est pas jusqu'aux églises que n'emplisse un fastidieux va-et-vient de promeneurs.

Et les vitraux, grands de siècles agenouillés devant le Christ, avec leurs papes immobiles et leurs martyrs, et leurs héros, semblent trembler au bruit d'un train lointain qui roule sur la ville. Pauvre Verhaeren, promis en gare de Rouen à une fin brutalement accidentelle, quel pressentiment vous fit jadis associer, dans le poème des Cathédrales, le saint lieu de vos rêveries à l'instrument de votre mort ?